

Situation de la littérature québécoise depuis 1980 à la lumière des éditeurs (de livres et de périodiques) qui la régissent

Robert Giroux

Numéro 41, automne 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16170ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Giroux, R. (1989). Situation de la littérature québécoise depuis 1980 à la lumière des éditeurs (de livres et de périodiques) qui la régissent. *Moebius*, (41), 127–135.

Situation de la littérature québécoise
depuis 1980
à la lumière des éditeurs (de livres
et de périodiques) qui la régissent*

Robert Giroux

En guise de préambule, deux remarques:

- a) ce texte est une réaction à des rumeurs selon lesquelles la littérature québécoise serait essoufflée, à l'agonie; agonie;
- b) ce texte ne vise aucunement à étudier le contenu ou la signification ou les personnages de fiction de la littérature; il cherche plutôt à interroger certains appareils institutionnels dont on parle peu et qui rendent pourtant possible ce que l'on appelle la littérature, notamment l'édition et son marché.

J'en conviens, le titre de cette communication est à la fois ambitieux et prétentieux. Dans un même ordre d'idée, j'ai demandé, il y a quelque dix mois à un ami parisien de me brosser le tableau de la chanson française actuelle. Très flatté, enthousiaste et très bien documenté, il me promettait l'article pour la date prévue.

Quelle ne fut pas toutefois ma déception lorsque, six mois plus tard, il déclinait mon invitation et se réfugiait dans les sables de la nébuleuse culturelle hexagonale de ces vingt dernières années (l'après mai 68). Selon lui, personne de sérieux n'oserait brosser un tel tableau d'une façon objective et satisfaisante. La chanson est en effet un objet et surtout une *pratique* culturelle trop complexe aujourd'hui pour que nous puissions en rendre compte

cavalièrement: les rapports socio-culturels, technologiques et économiques de la chanson au disque, à la radio, au cinéma, à la télévision, etc., sont si complexes que même une équipe importante de chercheurs n'en viendrait pas à bout. Et comme il n'y a pas assez de «recub», la perspective ou la vision risquerait d'être à la fois tronquée et déformée, partielle et déviante, en dépit des statistiques qui sont, de fait, de plus en plus disponibles.

La même situation ne se retrouve-t-elle pas dans l'industrie du livre? Mais n'est-ce pas le propre de l'idéologie que de traduire, déformer et même transformer la réalité en une interprétation conforme à l'ajustement de lunette qu'elle dicte? L'idéologie nationaliste par exemple, dans le Québec des années 60 et 70, s'est avérée un outil d'interprétation commode pour les critiques, les porte-parole officiels – le fameux thème du pays – et c'est cette vision dominante que les professeurs de France ont adoptée pour parler de notre littérature, de notre chanson, de notre «joual» linguistique, etc.

Durant les années 70, après la «Nuit de la poésie» et après les événements d'Octobre, de très jeunes écrivains ont cherché à secouer l'édifice et à l'envahir par de nouveaux slogans idéologiques... Ces jeunes formalistes ou textualistes – des poètes surtout, dont certains se retrouveront à la Barre du jour puis à la N.B.J., au Noroît également puis aux Écrits des forges tout à la fois –, ces avant-gardistes se trouveront fortement appuyés; ils profiteront et abuseront même de différents adjuvants institutionnels:

- les moins jeunes professeurs d'universités (souvent les quettes de poésie et les imposeront à leurs étudiants comme modèles d'une nouvelle écriture (la transgression des genres littéraires, la modernité, l'urbanité, etc.);
- les moins jeunes professeurs d'universités (souvent les maîtres récents des professeurs de cégeps) qui, dans la vogue et la vague sémioticiennes, vont encourager une hyper littérature, une super écriture quasi illisible...
- les cliques de la N.B.J. et des Herbes rouges vont monopoliser l'UNEQ et profiter de ses services, tout en imposant à juste titre son prestige;
- le mouvement féministe va soutenir, inspirer et actualiser les discours alors subversifs des doyennes comme Nicole Brossard, Madeleine Gagnon et France Théoret;

- la complicité non équivoque de certains journalistes, tant au *Devoir* qu'à *La Presse*, jusqu'à ce qu'ils perdent un peu de leur crédibilité, va élargir leur influence;
- etc.

Ces deux discours dominants (nationalisme d'une part et modernité de l'autre) et parallèles se sont maintenus jusqu'au début des années 80, grosso modo jusqu'au 25^e anniversaire de l'Hexagone (et de la revue *Liberté*) et/ou du très lucide numéro de la *N.B.J.* sur l'intellectuel en 84... Depuis ce début des années 80, le champ littéraire semble dans l'impasse ou, pour employer une expression d'André Beaudet, dans l'*imposture*. Depuis le référendum, la crise économique, l'exode de nos chanteurs, etc., le Québec littéraire semble un véritable *terrain vague*. On ne sait trop ce qui va pousser et encore moins ce qui va se ramifier. Le terrain est très riche, certes, mais on ne devine pas bien ce qui va s'imposer comme modèle textuel. Comparée à la décennie précédente, la littérature des années 80 semble en *broussailles*. Serait-elle mal entretenue, envahie par la fardoche?

Cette métaphore agricole a toujours servi les historiens de la littérature québécoise: semer, récolter, trier surtout, départager le bon du mauvais, le conforme du non-conforme. Cette métaphore agricole voilait, de fait, les véritables mécanismes de sélection et de contrôle que l'orthodoxie institutionnelle imposait à l'ensemble des écrits qui circulaient *en vrac*. Faute d'être un outil de prospection, la critique (ou la théorie!) se réjouit de la reconnaissance des constantes, se reconforte de la sélection des maîtres.

Pierre Nepveu le reconnaît aussi quand il parle de l'absence d'un axe idéologique prégnant chez les «littéraires» depuis le début des années 80. La littérature québécoise est en effet *en crise*. Je ne parle pas de panne mais de crise. Elle serait en panne si les organismes subventionnaires coupaient les vivres. On verrait alors les éditeurs piquer une formidable crise de nerfs, une panne qui se répercuterait à toute la chaîne de production et de circulation du livre littéraire, depuis l'auteur qui remettrait son manuscrit dans le tiroir jusqu'au lecteur à qui on ne servirait plus que les textes du répertoire, en passant par l'imprimeur qui maudirait la haute technologie moderne de l'avoir obligé à s'endetter jusqu'au cou... Il faudrait à ce moment-là sonner l'alarme. Fort heureuse-



ment pour nous, ce scénario n'est pas pour demain. La littérature québécoise n'est pas en panne.

Au niveau de la production – subventions obligeant – de nouvelles revues voient le jour (*XYZ, Trois, Stop, La parole métèque, Urgences...*), les recueils de poésie se font moins encombrants, remplacés par des récits enfin lisibles. Les femmes parlent moins fort et elles n'écrivent plus ensemble comme une rumeur, en une sorte de rhétorique empruntée par exemple à Marguerite Duras. Des voix s'affirment, d'autres se font plus discrètes. Les revues *Arcade et Parole métèque* essaient de composer avec cette nouvelle conjoncture. Les tenants de l'avant-garde ne monopolisent plus indûment les services de l'UNEQ, les pages du *Devoir* et le réseau des bourses. Certaines revues se transforment en magazines, raccourcissent les textes critiques au profit du discours publicitaire (payant), rêvant ainsi d'une plus grande autonomie face aux organismes subventionnaires. Après avoir fait prendre conscience de la multi-ethnicité de la population de Montréal, la revue *Vice versa* a tenté de mettre de l'avant, non sans un succès évident, quoique de séduction éphémère, le concept de trans-culture vite désamorcé par la vigile nationaliste québécoise (et étouffé par les remous de la loi 178) et, il faut bien l'avouer, par les ambitions plutôt internationalistes des dirigeants de la revue, etc.

Et on viendra me dire là-dessus que la littérature québécoise piétine, qu'elle s'essouffle, que la relève est quasi inexistante, qu'il ne se produit que des déchets parce que les éditeurs sont trop subventionnés. Tout cela est faux.

Voyez l'Hexagone. Là où on ne produisait que de la poésie, Alain Horic multiplie aujourd'hui les romans et les essais (tout en cultivant les prix de poésie dans son écurie). Voyez les éditions Boréal: on y publie maintenant des textes littéraires (et non plus seulement des études socio-historiques), misant à la fois sur des valeurs sûres comme le journal posthume de Gabrielle Roy, de nouveaux talents comme Savoie (*Les portes tournantes*) ou François Gravel (*Bénito*) et sur des documents didactiques reliés à l'enseignement de l'histoire littéraire ou à la rédaction de travaux de recherche. Les éditions scolaires Guérin fondent également Guérin Littérature: on y publie beaucoup, un peu en vrac, on y offre un prix et ce prix fait mouche très rapidement en nous révélant *Les dimanches*

sont mortels de Francine d'Amour. Les éditions Québec-Amérique, de leur côté, imposent ce phénomène nouveau au Québec: le best-seller. *Le matou* de Yves Beauchemin par exemple se vend comme des petits pains chauds, se fait traduire en plusieurs langues, se voit transposé au cinéma et à la télévision, etc. Et comme les médias électroniques, de plus en plus puissants, ne couvrent que ce dont on parle (déjà), il n'y en a plus que pour les best-sellers — dont la plupart sont des succès américains traduits par les éditeurs français et «dumpés» au Québec. Heureusement que le Québec a ses propres best-sellers (comme il peut se vanter d'avoir ses propres téléromans, et qui marchent): *Le matou* et peut-être aussi sa *Juliette Pomerleau* (mais j'en doute), *Les filles de Caleb* d'Arlette Cousture, toujours chez Québec-Amérique, *Maryse* et *Myriam première* de Francine Noël chez VLB et aussi, paraîtrait-il, *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* de Dany Laferrière, roman qui vient de passer l'épreuve de l'écran avec un certain bonheur, semble-t-il, et qui fait oublier le fiasco du 2^e roman: *Erosshima*. Si l'on ajoute quelques autres titres comme les romans de Michel Tremblay, chez Leméac, *Au nom du père* de Francine Ouellet, aux éditions La Presse, on a là de très bons vendeurs qui couvrent au moins les dix doigts de la main. Jacques Godbout continue d'écrire avec succès, Anne Hébert également, Marie-Claire Blais, Jacques Poulin, etc.

L'engouement actuel pour la nouvelle profite à «XYZ», à «L'instant même», à «Stop». On constate aussi avec étonnement toute l'énergie qui anime la bande à *Mœbius* et celle des éditions Triptyque (la même: Raymond Martin, Nicole Décarie, Daniel Guénette, moi-même): quarante numéros en dix ans, quinze titres par année depuis cinq ou six ans, pas de dettes et d'excellents livres en circulation, des monceaux de manuscrits et une couverture de presse de plus en plus à la hauteur de ses mérites.

Certains éditeurs font donc leur miel avec certains titres. Et je n'ai même pas parlé du théâtre, très actif par les temps qui courent, ni des sciences humaines et encore moins de la littérature pour la jeunesse, cette dernière étant devenue, semble-t-il, très lucrative. Et comme les titres québécois sont quasi inexistantes en France, il faut bien admettre que les éditeurs réussissent à rejoindre

passablement de lecteurs – trop peu, bien sûr, compte tenu de la «faiblesse» de la population – des lecteurs qui fréquentent assidûment les sept ou huit salons du livre annuels... Il faut donc aussi admettre que ces lecteurs, on se les partage avec énergie, quand ce n'est pas avec férocité.

Bref, la littérature québécoise n'est pas en panne, bien au contraire. Vous en voulez d'autres preuves: les prix littéraires se multiplient, les enchères montent, les cliques serrent les rangs:

- en poésie: Nelligan, Fondation des forges
- en roman: Robert Cliche (Quinze)
- les prix Molson
- les prix du Journal de Montréal
- les prix du Québec
- les prix du Gouverneur-général
- les prix régionaux
- les prix francophoniques
- etc.

Chaque salon du livre dévoile aujourd'hui des prix, publicisant et popularisant ainsi ces événements symboliques. Autre preuve de la vitalité éditoriale: les collections de poche. C'est étourdissant. Il y en a une qui voit le jour à chaque année: Typo, 10/10, Boréal Compact, VLB, B.Q., etc.

Non, il n'y a pas de panne de la littérature québécoise, mais il y a crise. J'en ai pour preuve les indices suivants:

- Les professeurs regroupent de plus en plus en volume leurs articles éparpillés ici et là: François Ricard, André Beaudet, Jean Larose, André Brochu, Gilles Marcotte, Jacques Brault, Pierre Nepveu, et même Madeleine Gagnon.¹ Et ça ne fait que commencer, paraîtrait-il. Parallèlement à l'effervescence de la place publique, l'institution semble à l'heure des rétrospectives (anthologie par ici, dictionnaire par là) ou des mises en ordre. Les professeurs font la pause. Par contre, on les voit de plus en plus présents au sein des maisons d'édition elles-mêmes...
- La «machine NBJ» a enfin lâché prise et laissé choir une avant-garde qui n'intéressait qu'un petit nombre de personnes qui se lisaient mutuellement et qui se distribuaient les bourses. Plus tenaces, la revue et les éditions des Herbes rouges fêtent leur 20^e anniversaire,



ce qui fait prendre conscience à leurs auteur(e)s qu'ils n'ont plus vingt ans et que la relève tarde à se manifester; trop occupés à mesurer la place qu'ils ont animée, ils ne voient pas qu'ils font trop d'ombre aux jeunes qui publient depuis déjà quelques années (par exemple R. Yergeau, D. Guénette, Joël Pourbaix, etc.)

- Donc la poésie recule: des expressions comme traversée de l'écriture, désir du texte, le corps du texte, la théoriefiction, la mort du genre, etc., ces expressions se voient pipées par ce qu'elles voulaient précisément, semble-t-il, désamorcer.
- Si la poésie recule, le récit au contraire gagne de plus en plus de terrain, et avec un peu de chance la littérature peut maintenant revenir dans les écoles où on ne l'enseigne plus, dit-on – et si on en croit la boutade de Roland Barthes, si la littérature ne s'enseigne plus à l'école, c'est qu'elle n'existe plus. Elle y retournera sans doute avec le récit, tout comme la chanson a réussi à y gagner ses lettres de noblesse.
- Quant à l'université, son enseignement de la littérature est en train de subir une métamorphose historique: l'université ne forme plus surtout des professeurs de lettres, ni des critiques littéraires, ni des lecteurs spécialisés, ni des historiens de la littérature et encore moins des champions de la textualité.

Les étudiants demandent des ateliers d'écriture, non plus des professeurs (le discours du maître) mais des animateurs. Ces phénomènes viennent grossir les rangs des producteurs, des *écrivains* eux-mêmes. Avec le recul des textes d'élite et les changements qui s'opèrent chez les cliques, la notion d'écrivain s'élargit: on écrit pour la radio, le cinéma, la publicité, et on sait parfaitement que c'est là que l'écrivain peut gagner sa vie.

Et dans les remous que créent les nouvelles lois sur le statut de l'artiste et de l'écrivain, les différentes associations cherchent à augmenter leur membership à tout prix, de manière à devenir représentatives (donc reconnues) par les différents paliers gouvernementaux. Le milieu «littéraire» s'agite donc et ne manque pas de dynamisme, tant chez les écrivains, leurs adjuvants et leurs représentants.

En guise de conclusion, je risque certaines observations générales (en vrac):

– Prolifération du côté de l'édition de livres et de périodiques:

- Perte de vitesse et d'influence du côté du discours critique (surtout universitaire) à la remorque (au profit) du discours journalistique (des quotidiens, des revues et des médias électroniques, même si la place occupée par la littérature y est de plus en plus précaire. D'où moins grande force de classification, de sélection et de cohésion du discours littéraire (donc idéologique) général.
- Nombreuses tentatives d'élargissement du marché québécois en débordant sur les pays européens francophones, la France surtout: subventions d'aide à la coédition, à la distribution, etc.
- Fermeture quasi complète du marché français de l'édition et de la librairie, très protectionniste et très ethnocentriste vis-à-vis la francophonie en général. Au profit de l'anglomanie, bien entendu. D'où nécessité de forcer ce marché... ou de protéger davantage le nôtre!
- Ouverture et invention du côté des périodiques. Professionnalisme accru, saine compétition, etc.
- Contradiction des organismes subventionnaires qui obligent les revues à faire de l'acrobatie de gestion et de survie: rentabiliser une entreprise selon les vues du Québec *et* démontrer un bilan déficitaire selon les vues d'Ottawa.
- Élargissement des lieux de la pratique de l'écriture, soit à la radio, à la télé, au cinéma... ou la traduction.
- Recul de la spécificité du statut de l'écrivain littéraire. D'où banalisation de sa figure mythique au profit d'une pratique de plus en plus professionnalisée.

Depuis le début des années 80, les essayistes québécois pensent la littérature tel un phénix qui doit renaître et vivre de ses cendres vives. La métaphore est belle et justifie l'espoir d'un dynamisme interne constant:

- prévoir la mort de la littérature, pense Nepveu
- penser contre la littérature, affirme Ricard
- réagir à la petite noirceur, déclare Larose
- très simplement, je dis qu'il faut penser la littérature en fonction de sa circulation, de son statut de *commerce intellectuel*, et enfin en fonction des tensions qui existent entre les rôles occupés par les agents

littéraires: les écrivains et les lecteurs, certes, mais aussi et surtout les éditeurs et les instances de reconnaissance.

Robert Giroux

° Communication donnée dans le cadre d'un congrès sur les littératures francophones tenu à l'université de Paris Val de Marne en mai 1989.

1. F. Ricard: *La littérature contre elle-même*, Boréal Express, 1985. A. Beudet: *La littérature, l'imposture*, les Herbes rouges, 1984. A. Brochu: *La visée critique*, Boréal, 1988. J. Larose: *La petite noirceur*, Boréal, 1987. Gilles Marcotte: *Littérature et circonstances*, l'Hexagone, 1989. Pierre Nepveu: *L'écologie du réel*, Boréal, 1988. Jacques Brault: *La poussière du chemin*, Boréal, 1989. Madeleine Gagnon: *Toute écriture est amour. Autographie II*, VLB éditeur, 1989. Par ailleurs, tous aussi intéressants les uns que les autres, preuves tangibles de leur passage en littérature d'ici.